

Frissons. Entretien avec Sophie Jodoin

Aseman Sabet

Number 117, Fall 2017

Frissons
Shivers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86436ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

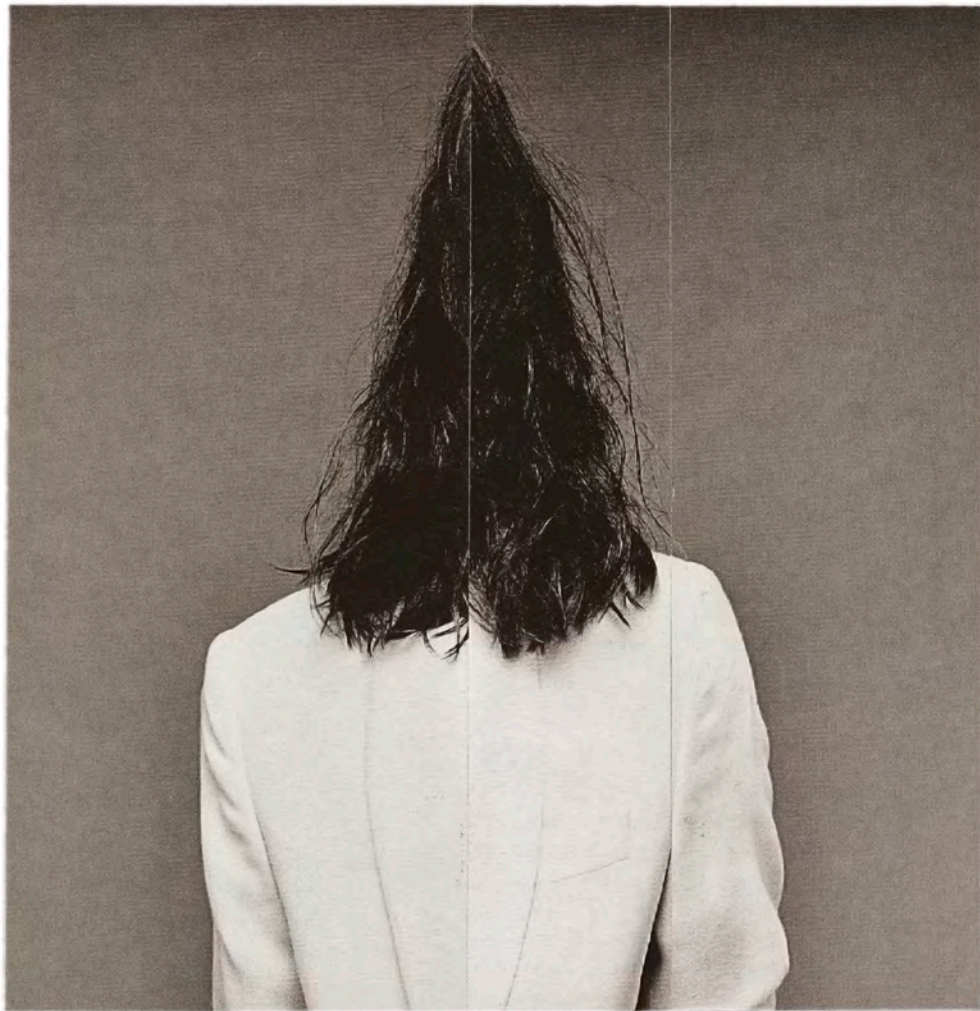
0821-9222 (print)

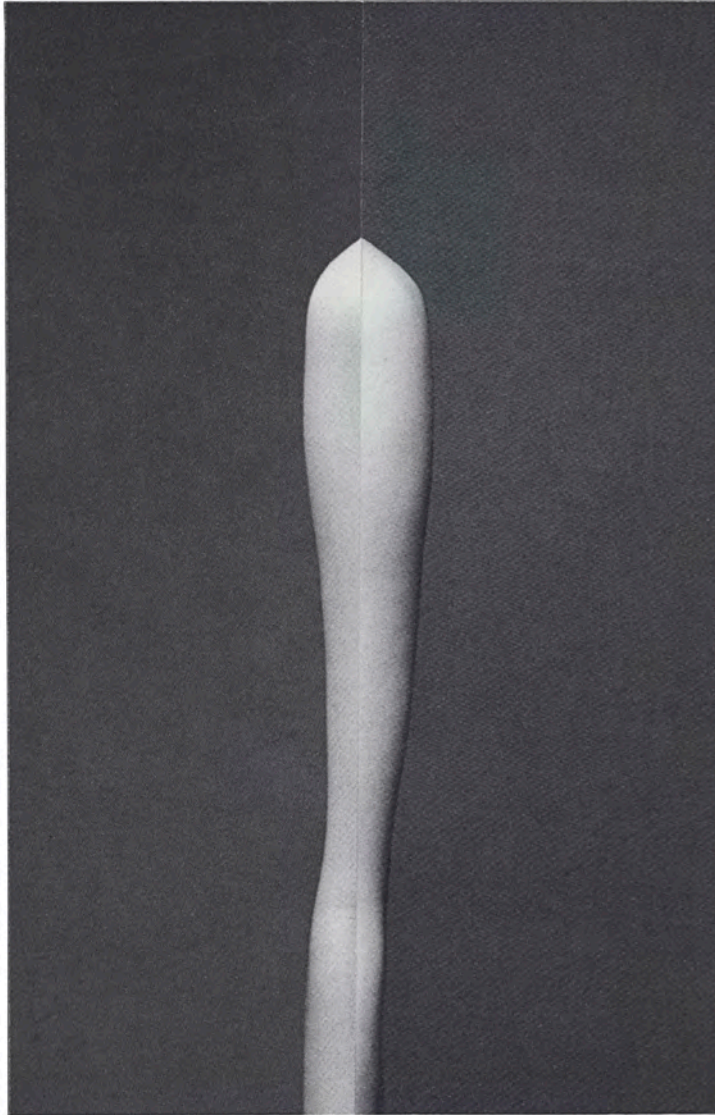
1923-2551 (digital)

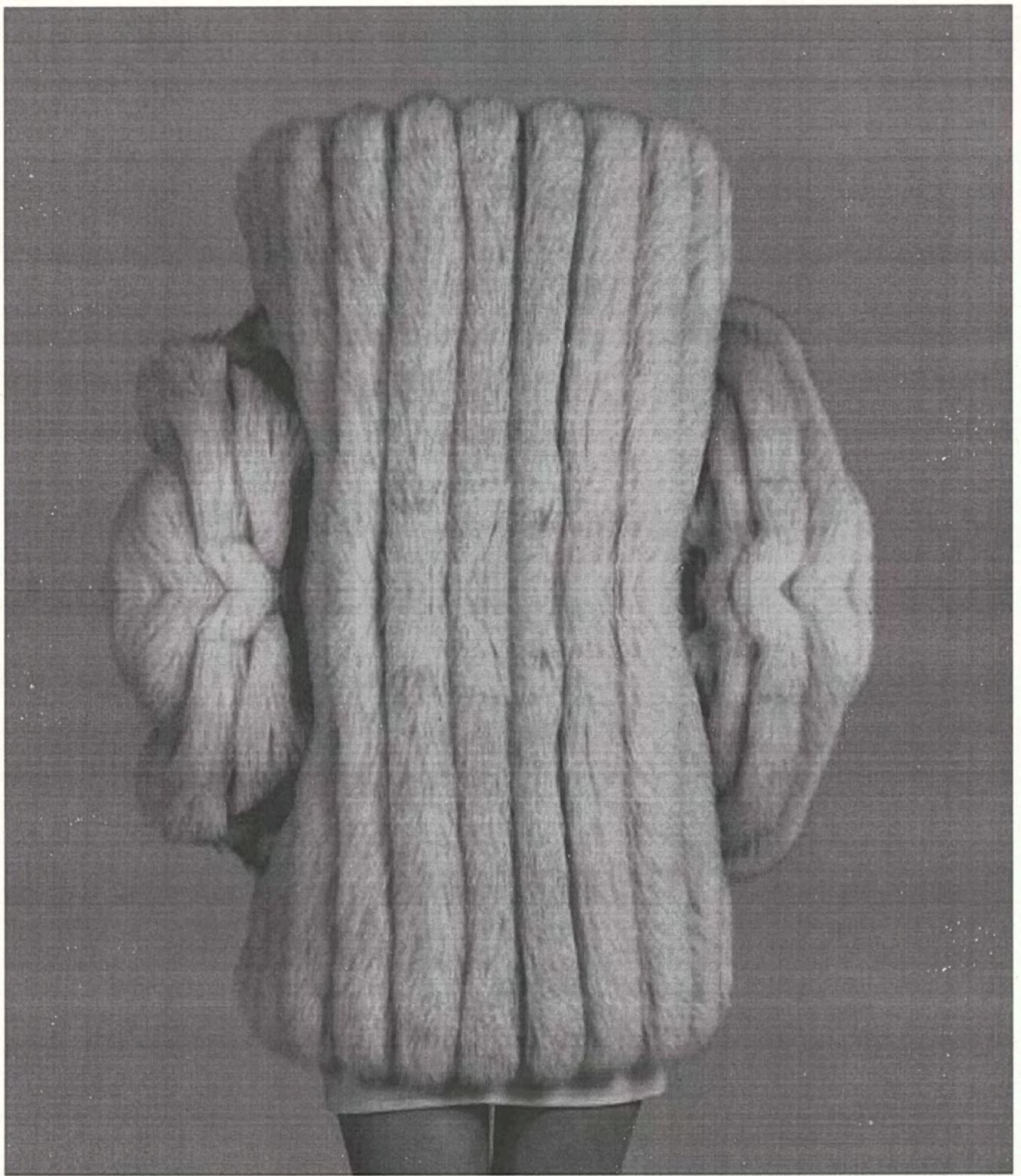
[Explore this journal](#)

Cite this article

Sabet, A. (2017). Frissons. Entretien avec Sophie Jodoin. *Espace*, (117), 70–77.







Frissons.

Entretien avec Sophie Jodoin

Par Aseman Sabet

Empreintes d'une désarmante sensibilité, les œuvres de Sophie Jodoin sollicitent une expérience dense et intime. Depuis plus de vingt ans, l'artiste montréalaise déploie son corpus de dessins, de collages, de photographies, de vidéos, d'objets ou de textes choisis en faisant appel à la mémoire personnelle et collective, à la littérature, à l'histoire et à la culture populaire. Cet échange vise à mieux cerner certains axes-clés des préoccupations actuelles de l'artiste dans le cadre d'une réflexion sur le concept du frisson.

A. S. Vous évoquez souvent la notion de pudeur pour décrire votre travail, tant dans son contenu que dans le type de réponse que les œuvres interpellent. En plus du rapport immédiat à la corporalité, à travers quelles modalités se manifeste cette idée de pudeur ?

S. J. Le « frisson » est ce lieu particulier de l'entre-deux. La pudeur a pour rôle de préserver cet interstice, ce non-dit du ressenti, où tout se passe. C'est cela qui m'intéresse. Comment dire les choses ? Comment les montrer ? Ou non. Dans ce sens, la notion de pudeur sous-tend mon processus de création. Elle repose, entres autres, sur l'intimité du petit format, sur la distanciation offerte par le noir et blanc, sur l'attention portée aux matériaux, sur l'épuration de la présentation des œuvres, sur le corps absent ou évoqué, et sur l'utilisation du langage et son rapport à l'image. Au-delà de ces modalités, elle s'articule autour d'un vocabulaire sonore – tonalité, poids, silence – pour définir la teneur de l'œuvre et sa résonance. Les œuvres antérieures, plus près du cri et du son aigu par leurs sujets, ont laissé place, ces dernières années, au murmure et à un son plus sourd, parfois ouaté et même muet, où persiste une certaine forme de malaise et d'inconfort. Dans cette zone grise, incertaine, trouble et secrète, où les choses s'expriment avec réserve, l'on peut res-sentir, à l'instar du « frisson », cette idée de pudeur.

A. S. Lorsque vous parlez de la persistance du malaise et de l'inconfort dans vos œuvres, s'agit-il d'une stratégie réfléchie et volontaire qui s'inscrit au cœur de votre production, comme une manière de solliciter un rapport plus intime aux œuvres, ou s'agit-il plutôt d'une réaction dont le public fait part et dont la nature même tend à complexifier et enrichir l'expérience des œuvres sans que cela ne soit prémédité ?

S. J. Il ne s'agit pas de stratégie ou de préméditation. Cette persistance du malaise ou de l'inconfort est intrinsèque à l'œuvre, elle s'autogénère; elle ne fait que refléter mon rapport complexe au monde, à soi et à l'autre. Cela dit, j'en suis consciente, et ces dernières années témoignent d'un désir de modulation et de transition du cutané au sous-cutané. Je m'explique. Les sujets difficiles des séries antérieures – la violence, l'inceste, le suicide, les traumatismes de l'enfance – activaient une réaction immédiate et épidermique. Ils ont fait place à une nouvelle articulation d'œuvres plus personnelles sur l'intime, le féminin, l'absence et le langage. Ces œuvres ne se livrent pas immédiatement, elles sont souvent moins directes et plus contenues. Elles se laissent deviner avant de s'insinuer en nous. Le sentiment d'étrangeté ou d'inquiétude demeure, mais sa teneur a changé, et son impact sous-cutané sied à même les couches de l'épiderme. Il est de l'ordre du doute, du questionnement et de ce qui nous échappe.

A. S. Vous avez mentionné une articulation de votre travail au vocabulaire sonore et de forts liens avec le registre tactile. La question des sens semble faire partie intégrante de vos préoccupations. Est-ce qu'on pourrait avancer que vos œuvres tendent à une expérience implicitement synesthésique ?

S. J. Je n'y avais pas pensé ainsi, mais il y a effectivement un croisement de sens et de modalités sensorielles qui s'appliquent à l'expérience de l'œuvre. Mon mode de travail privilégie de plus en plus la création d'une « d'écriture visuelle » sous la forme de récits ouverts à partir d'œuvres individuelles composant des phrases modulables. Ces regroupements intuitifs et leurs associations multiples résonnent avec l'idée d'une expérience synesthésique qui se rapproche d'un procédé poétique.

A. S. Cette notion « d'écriture visuelle » se décline en différents volets dans votre travail, parfois à travers les rapprochements ou les relations entre les œuvres, comme vous le spécifiez, et parfois de manière plus immédiate. Je pense notamment à la présence de plus en plus affirmée de segments de textes et de livres. Qu'est-ce qui vous a amenée à privilégier la présence des mots dans votre corpus ?

S. J. Le langage me libère de l'autorité de l'image. J'écris peu, alors les mots que j'utilise sont pour la plupart trouvés, réappropriés, dé- et recontextualisés. Par gêne et par retenue, ils sont demeurés longtemps en arrière-plan : derrière le sujet d'une série, le titre d'une exposition ou d'une œuvre. Ce n'est que vers 2013 qu'ils ont été intégrés à même les œuvres pour créer un dialogue avec l'image. Depuis, ils ont revendiqué leur autonomie et existent en soi comme œuvres textuelles. Ce lien du lisible/visible m'intéresse : leur cohabitation, leur chevauchement, leur rapport conflictuel, leur amplification mutuelle. Le recours aux mots, associés de près ou de loin aux images, confère une ambiguïté qui me plaît. Ils laissent entendre d'autres mots, éveillent d'autres sens qui se situent dans cet entre-deux dont nous parlions précédemment.

Je travaille actuellement avec la commissaire Anne-Marie Saint-Jean Aubre sur un projet d'exposition en trois volets *Room(s) to move : je, tu, elle*, dont le premier sera présenté à EXPRESSION, cet automne¹, et les deux autres au MacLaren Art Centre et au Musée d'art contemporain des Laurentides en 2018. Ce projet fera le point sur ma pratique des sept dernières années, et chaque lieu déclinera un point de vue sur la réalité d'une femme abordée à travers l'univers domestique, celui de l'intimité et celui du médical. Plusieurs aspects de notre entretien traverseront ces thématiques, dont cette question du « frisson » qui est au cœur de ma pratique.

1.

L'exposition *Room(s) to move : je, tu, elle* est présentée à EXPRESSION, Centre d'exposition de Saint-Hyacinthe, du 26 août au 29 octobre 2017.

Sophie Jodoin vit et travaille à Montréal. Elle détient un baccalauréat en arts plastiques de l'Université Concordia. Elle utilise le dessin, le collage, le texte, la photographie et l'objet trouvé pour explorer le corps et ses frontières, les rapports humains, le langage et l'intime. Son travail a été présenté au Canada, aux États-Unis et en Europe, dans des musées, des centres d'artistes, des galeries publiques et privées, ainsi que dans le cadre de foires internationales. Elle a collaboré avec plusieurs écrivains, poètes et dramaturges, dont Wajdi Mouawad, Michael Ondaatje et Christian Lapointe. Elle a obtenu, en 2014, la bourse de résidence à Londres du CALQ. www.sophiejodoin.com





2

3



Bronze. 1973 (57×89×64).